



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

140 | 2009
2007-2008

Langue et littérature latines du Moyen Âge

François Dolbeau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/698>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 151-154

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

François Dolbeau, « Langue et littérature latines du Moyen Âge », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 140 | 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/698>

Tous droits réservés : EPHE

LANGUE ET LITTÉRATURE LATINES DU MOYEN ÂGE

Directeur d'études : M. François DOLBEAU,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2007-2008 : I. *Éditions et commentaires de textes médiolatins : hagiographie, homilétique.* — II. *Les bibliothèques médiévales : formation, classements, reconstruction.*

I. *Éditions et commentaires de textes médiolatins : hagiographie, homilétique.*

Une étape essentielle du travail éditorial, dont les manuels sous-évaluent en général l'importance, consiste à insérer les manuscrits dans l'histoire, la géographie et le contexte intellectuel de leur diffusion. La répartition géographique est fournie par les origines et, à défaut, les provenances des manuscrits conservés, de même que par les mentions de copies perdues que préservent les tables ou les inventaires anciens. L'enquête historique s'intéresse aux premiers possesseurs, aux dates de fondation des établissements, à leurs liens institutionnels. Le contexte intellectuel est procuré par les œuvres copiées au contact de celle qu'on étudie, et parfois par les annotations, réécritures ou commentaires des lecteurs. Un ouvrage récent, consacré à la réception médiévale de la *Cena Cypriani*, donne un bon exemple des résultats qu'on peut obtenir au moyen d'une telle approche : L. Doležalová, *Reception and its Varieties. Reading, Re-Writing, and Understanding Cena Cypriani in the Middle Ages*, Trier : Wissenschaftlicher Verlag Trier, 2007 (Bochumer Altertumswissenschaftliches Colloquium, 75), 541 p.

En ecdotique, plus un texte est court, plus les contextes dans lesquels il a été transmis sont significatifs. C'est le cas en particulier des sermons, des homélies et de la majorité des œuvres hagiographiques, qu'il convient d'éditer en tenant un compte tout spécial des types de transmission, en livrets ou en recueils (les recueils pouvant être ou non les représentants de collections attestées en plusieurs exemplaires). Un second trait commun à l'homilétique et à l'hagiographie est le fait d'avoir servi massivement aux lectures communautaires, d'où un risque accru de banalisation, d'élagage ou de révision stylistique. Dans ces deux domaines, avant toute collation, les copies conservées sont à ranger en diverses classes : (a) celles qui circulent de façon isolée, sous forme de livrets indépendants, ou à l'intérieur de recueils hétérogènes ou factices, en tant qu'éléments codicologiques distincts ; (b) celles qui ont été transcrites hors collection homilétique ou hagiographique, avec des textes de contenu différent (patristique, scolaire, etc.), le plus souvent en fin de volume ou de cahier, sur des feuillets restés blancs ; (c) celles qui ont été insérées dans des recueils homilétiques (sermonnaires,

homéliaires) ou hagiographiques (passionnaires, légendiers), appartenant ou non à des collections stables, comme l'homélaire de Paul Diacre ou le *Liber de natalitiis*.

Le critique moderne se doit de privilégier le type (a) au type (c) : dans le premier cas, il n'y a que des scribes entre lui et l'original ; dans le second, des scribes et un éditeur médiéval de collection, maillon supplémentaire dont le responsable a tendance à homogénéiser les titres et à simplifier les textes, dans un projet lié à la confection d'un livre pour la lecture en assemblée. Les copies de type (b) sont à évaluer au cas par cas, car il est difficile de savoir si elles correspondent au désir de prendre copie d'un livret, en en assurant mieux la conservation à l'intérieur d'un gros volume (= a'), ou si ce sont des textes empruntés à des homéliaires ou légendiers de maisons voisines, afin de compléter les collections déjà présentes sur place (= c'). Par expérience, la première situation (un livret recopié pour en assurer la préservation), plus favorable sous l'angle philologique, paraît avoir été plus fréquente que la seconde (extraction d'une pièce isolée à partir d'une autre collection).

La transmission sous forme de livrets est le mode initial de mise au net et de première diffusion d'un texte. Parmi ceux qui nous sont parvenus, certains, comme l'a montré Bernhard Bischoff, gardent des traces de plis, qui s'expliquent par leur envoi dans une sacoche de voyageur. Les livrets se perdaient facilement, mais avaient aussi plus de chance d'avoir une descendance, car beaucoup de maisons répugnaient à prêter à l'extérieur d'épais volumes bien reliés et destinés à la lecture en assemblée. Un répertoire de livrets hagiographiques dressé par J.-C. Poulin en 2005 en recense 314 antérieurs à l'an 1100, dont 38 pliés en deux et 25 pliés en quatre. L'habitude d'en regrouper plusieurs sous une même reliure est bien attestée au Moyen Âge, notamment à Bamberg du XII^e au XV^e siècle.

Le fait que ces livrets soient restés indépendants ou qu'ils soient préservés aujourd'hui dans un recueil médiéval hétérogène ou un volume factice d'époque moderne est une circonstance aléatoire, sans conséquence sur le plan ecdotique. Les indices qui révèlent l'existence d'un ancien livret indépendant ont été définis, entre autres, par P.-R. Robinson et J.-C. Poulin : présence dans le manuscrit de césures, c'est-à-dire de coïncidences entre limites des textes et limites d'unités codicologiques ; différence d'écriture ou de décoration, avec les cahiers voisins ; feuillets salis d'une façon non justifiée par leur emplacement actuel ; traces éventuelles de pliage ; changement de format ou réduction inhabituelle de la largeur des marges ; série indépendante de signatures ; irrégularités dans la formation des cahiers ; feuillet blanc à l'origine en début ou en fin de cahier ; vestiges d'un brochage antérieur. La difficulté, pour le philologue, est double : repérer les éléments codicologiques à partir de catalogues de manuscrits qui souvent ne mentionnent même pas la répartition des volumes en cahiers ; éviter de confondre des livrets jadis indépendants avec des unités codicologiques adventices, conçues dès l'origine comme des suppléments à une collection préexistante.

Comment est-on passé des livrets aux recueils ? Le concept – étranger au monde classique – de corpus, c'est-à-dire la réunion thématique d'ouvrages d'auteurs différents, apparaît à Vivarium avec Cassiodore. De l'Antiquité tardive jusqu'au IX^e siècle, on observe d'autre part une tendance à l'accroissement des unités livresques (favorisé d'abord par le passage du *volumen* au *codex*, puis par les changements d'écritures et

l'adoption de nouveaux formats). L'évolution semble avoir été plus rapide en homilétique qu'en hagiographie, parce que les éléments constitutifs des recueils n'avaient pas la même taille : d'un côté des sermonnaires d'auteurs regroupant déjà, selon les usages de la librairie antique, de vingt à quarante textes ; de l'autre des vies ou des passions isolées ou réunies en cycles de seulement quelques pièces.

Dès le début du VIII^e s., l'homélaire d'Agimond, destiné à une basilique romaine, comportait trois volumes et au moins trois cents sermons (les deux volumes subsistants en renferment 216 pour un total d'environ 650 feuillets). Les prologues conservés (homélaïres de Saint-Pierre, d'Éginon, d'Alain de Farfa, de Paul diacre) forment une série assez continue pour qu'on y voie un élément constitutif du type originel. Le compilateur, sans être un auteur au sens plein, est, dans la tradition antique, plus qu'un rassembleur de textes dispersés : il choisit, classe, adapte, compose des rubriques, crée des centons pour les fêtes nouvelles, etc. Une fois la matière réunie par quelques générations de rédacteurs, d'autres continuent de l'exploiter en combinaisons multiples, mais sans gros travail personnel, d'où la disparition ultérieure des prologues.

Les premiers manuscrits à pouvoir être définis comme passionnaires ne datent que du milieu ou de la seconde moitié du VIII^e siècle et restent plus modestes : le plus ancien, Munich Clm 3514, des environs de 750, compte 156 feuillets et 25 pièces ; il est vrai qu'il devait être autrefois un peu plus épais, puisque sa table initiale recense cinq textes de plus. Toutefois, le gonflement des recueils semble avoir été rapide. Écrit en Bavière vers la fin du VIII^e s., Munich, Clm 4554, renferme 39 pièces pour 159 feuillets, mais sa table – qui reproduit apparemment celle du modèle – recense de première main 90 textes, avec un supplément final de trois entrées. Une cinquantaine d'années plus tard, Verona, Bibl. cap. XCV, contient 22 pièces qui s'échelonnent du 14 octobre au 23 décembre sur 143 feuillets, mais comme celles-ci sont numérotées de LXXXII à C, on doit restituer une collection de grande ampleur qui devait au moins comporter trois volumes comme l'homélaire d'Agimond. Il est notable qu'en dehors du monde ibérique (Valère du Bierzo, Passionnaire hispanique), les éditeurs de recueils hagiographiques n'aient pas continué l'ancienne tradition de faire précéder leur compilation d'un prologue (un usage qui renaîtra seulement vers 1200 avec l'apparition des légendiers abrégés).

II. Les bibliothèques médiévales : formation, classements, reconstruction

Le second semestre a été consacré à l'histoire des bibliothèques et à l'expertise de leurs anciens inventaires. On a d'abord commenté, à partir de photographies, la mise en pages et la structure interne d'une quinzaine de catalogues, ainsi que les méthodes utilisées par les rédacteurs pour séparer et caractériser les volumes. Puis, on est longuement revenu sur le cas d'une bibliothèque, celle de Lobbes en Hainaut, dont j'avais édité et commenté un inventaire en 1978-1979. Le plus ancien catalogue de ce fonds (68 volumes, dont 12 liturgiques) avait toujours été daté, depuis sa découverte, de l'abbatiat de Folcuin (965-990) ; il faut en réalité, pour bien l'interpréter, le remonter d'un siècle, aux environs de 868, c'est-à-dire vers l'époque où fut rédigé l'état des biens de l'abbaye (ou *Descriptio villarum*), auquel il est resté associé dans la seule copie qui nous soit parvenue. L'intérêt, pour les historiens des textes, d'un deuxième inventaire,

établi en 1049 et enrichi jusque vers 1150 (près de 350 volumes, sans les livres liturgiques), n'est plus à démontrer. Depuis sa publication, il y a trente ans, des progrès substantiels – dont on a tenté de faire le bilan – ont été enregistrés dans l'identification des œuvres comme dans celle des volumes subsistants. La richesse de la collection doit être, pour une part, mise en relation avec les livres que Rathier ramena d'Italie, à l'issue de son troisième séjour à Vérone. Divers poèmes rythmiques, parfois très rares, sont mentionnés sous les numéros 249 et 345 : le titre (rectifié par conjecture) *De muliere quae unxit pedes domini* a beaucoup de chances de se confondre avec l'opuscule que R. C. Love vient de restituer à Frithegodus de Brioude (cf. *Anglo-Saxon England*, 34, [2005], p. 219-236) ; quant à l'*Hymnus in laudem Henrici imperatoris*, il s'agit, selon toute apparence, d'une copie du fameux poème *Caesar tantus eras*, dont Bischoff a prouvé jadis qu'il célébrait la mémoire, non de Lothaire I^{er}, mais d'Henri III († 1056). En fin d'année, un exposé fait dans le cadre de l'Institut de recherche et d'histoire des textes a servi de conclusion à un enseignement inauguré en 1985 : son objectif était de prouver qu'un catalogue de livres, sans titre et fragmentaire, conservé dans un recueil factice de la Sorbonne (ms. 1170, f. 19), décrivait une partie du fonds manuscrit des dominicains de Bâle, peu après la donation de Jean de Raguse en 1443.